

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

L'ITINÉRAIRE D'UN CRÉTIN

CHRISTIAN MORIAT

Un roman à l'usage de ceux qui s'estiment plus haut qu'ils ne sont.

CM

Je suis crétin

Je suis crétin. Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours été crétin. Et je suis resté crétin. Je n'y peux rien. C'est ma marque de fabrique.

Je m'en explique...

D'abord, je suis le petit dernier de quatre enfants. Celui que mes parents n'attendaient pas. Aussi, après s'être dépensés avec les trois premiers, sans doute n'ont-ils eu ni la force, ni le temps nécessaires pour me finir complètement. En dépit de la formule qui préconise que *cent fois sur le métier, il convient de remettre son ouvrage*.

Ce qui m'a été préjudiciable, sinon nul doute que j'aurais été parfait – mes géniteurs ne visant pas la perfection. Craignant probablement que la recherche du meilleur soit préjudiciable au bien. Ce qui arrive parfois à certaines familles trop consciencieuses qui, croyant mieux faire, donnent finalement naissance à un tas de gosses biscornus.

Quand je les ai connus, ils étaient dans la confection. Tailleurs, chemises, complets, lingerie fine et cætera... Rien que du haut de gamme. Et qui rapportait. Je dis « rapportait », car après, ils ont travaillé à perte. C'est pourquoi, la mort dans l'âme, ils ont été contraints de changer leur fusil d'épaule. Et c'est ainsi que, plus tard, je les ai retrouvés dans une droguerie. Ce qui n'avait rien à voir avec le prêt-à-porter. Mais cela n'a pas duré longtemps, vu que, usés par les ennuis et le chagrin d'avoir bazaré leur magasin de vêtements, ils étaient tous deux partis aux fleurs. Pour n'en plus revenir. Peut-être est-ce une des raisons pour laquelle ils n'ont pas pu, me concernant, effectuer les dernières retouches.

Quant à ma fratrie, un frère et deux sœurs beaucoup plus âgés que moi, avec des situations bien assises – notaire pour l'un, médecin et avocate pour les autres –, ils sont partis les rejoindre de concert, laissant en plan leur clientèle, la faute aux crabes qui les mangeaient de l'intérieur comme des morts-de-faim. Trois personnes, trois cancers. Mais pas au même endroit.

Sans doute allez-vous me demander où ? Afin de consoler ceux qui en sont atteints. Histoire de leur expliquer qu'ils ne sont pas tout seuls. Tant pis pour eux. Je ne le leur dirai pas. Secret médical.

Puis il y a moi. Claude Rivière. L'imbécile heureux. Toujours bon pied bon œil. L'individu qui a trouvé le moyen de rater son entrée en sixième. Pour avoir rendu sa copie avant l'heure, victime d'une vessie dont il n'était plus maître. Ce qui lui a valu de redoubler son CM2. Le roi des « coins sans i », en quelque sorte.

« Il n'en fait pas d'autres ! », avait dit Pauline, ma mère, de son vivant.

« Avec lui, il faut s'attendre à tout ! », avait surenchéri, Gilles, mon père, avant de rejoindre les verts pâturages.

« Et ça le fait rire ! s'étaient indignés mes frère et sœurs, qui, eux, ne plaisantaient pas, dès qu'il s'agissait de parler *études*.

Heureusement pour moi, suite à un déménagement en banlieue troyenne, afin de reprendre

la droguerie évoquée plus haut, j'ai eu l'opportunité d'entrer dans une école primaire de faible niveau. Ce qui me permit de faire partie des meilleurs élèves, autorisant ainsi le collège à m'ouvrir ses portes à deux battants – normal ! Troyes étant la capitale de l'andouille, ma présence ne faisait-elle pas tache. Je fus donc accepté d'emblée par mes petits camarades, en tant que membre éminent de la *Confrérie de la Nigaudière*, dont eux-mêmes, sans le savoir, faisaient partie.

Après avoir suivi une scolarité normale et après avoir obtenu un certificat d'études primaires contre toute attente, tant je croyais avoir été mauvais, je fus admis en classe de seconde technique. Mauvais choix. Mais comme mon grand-père avait été Maître de Forges à B..., sa fille Pauline, qui fut ma mère, comme précédemment indiqué, avait pensé que je devais suivre ses traces... Un véritable calvaire pour moi, qui étais littéraire ! Et qui l'ignorais – Socrate, avec son « *Connais-toi toi-même* », n'étant pas encore passé par là.

À telle enseigne que, pour devancer un redoublement annoncé, il fallut chercher avant l'heure, un lycée d'enseignement général. Établissement que, secrètement, je postulais en mon for intérieur, avant de céder au desiderata maternel qui m'avait déjà vu perpétuant la longue et éminente tradition des forgerons, chère à Georges Ohnet ¹. Autant dire que les espoirs de ma mère ont été tués dans l'œuf. Ce ne sera pas sa seule déception.

Malgré tout, c'est elle qui accepta de se charger de la corvée.

Pas de chance ! Aucun lycée ne voulait de moi. En dépit des nombreuses démarches qu'elle avait eu le mérite d'effectuer, avec courage et détermination, tellement j'étais « difficile à caser ». Plus tard – pas sur le coup –, je comprendrai le refus des proviseurs. Il fallait être suicidaire en effet, pour inscrire un débile profond dans un établissement, quel qu'il soit. Une fois de plus, je n'avais pas pris la mesure du degré d'imbécillité dans lequel j'étais tombé.

« Encore un raté qui nous vient du lycée technique », avait-elle entendu de la bouche d'une directrice ; laquelle s'adressait à sa secrétaire, après avoir laissé entrouverte par mégarde, la porte de son bureau, dans lequel maman avait été conviée à patienter. « Ils nous envoient tous leurs cancre », avait ajouté la sous-fifre avec aplomb, outrepassant les pouvoirs de décision de sa cheffe. Un comble !

Une fois de retour dans son cabinet de travail – où ma mère patientait –, de façon plus posée, et avec des termes plus choisis, un peu comme si elle s'adressait à une grande malade, la proviseur de lui expliquer que le niveau en seconde littéraire était d'un niveau tel qu'un empoté du technique comme son fils n'avait aucune chance de réussir. Et que le bac philo, que je convoitais, constituait un mur quasi infranchissable que, seule l'élite, avait l'espoir de franchir – celui de Berlin, à côté, étant de la roupie de sansonnet. Aussi, de bonne foi, ne pouvait-elle pas accéder à sa requête.

En d'autres termes, j'étais trop pomme pour comprendre les subtilités d'un Bachelard, d'un Sartre ou d'un Platon.

C'est ce que ma génitrice m'avait rapporté, le rouge aux joues, une fois rentrée à la maison. Où je l'attendais, benoîtement allongé sur le canapé du salon. Or, et à la surprise générale, comme je m'étais préparé à l'avance à cette fin de non recevoir, cela ne me fit ni chaud ni froid. Que voulez-vous, il y en a qui m'aiment. Il y en a qui ne m'aiment pas. On ne peut pas obliger tout le monde à m'aimer.

Qu'est-ce que je vous avais dit ! Je suis crétin.

« Je me suis pourtant décarcassé ! », avait alors soupiré ma mère qui avait eu cette faculté de le faire, des années avant de le rendre... son soupir dernier.

« Ça n'a pas l'air de l'émouvoir beaucoup ! », s'était désolé mon père Gilles, avant d'aller faire sa révérence au Père Éternel – forcément, parce que, après, il n'aurait pas pu.

« Il est immature », avait condamné mon frère et mes deux sœurs, avant de partir dans l'autre

1. Georges Ohnet (1848-1918), auteur du roman *Le Maître de forges*.
monde.

Bien que la situation soit désespérée, Pauline cibla tous les établissements de la région, jusqu'à ce qu'un petit Principal de province finisse par m'accepter, à force de le supplier – ce qui, soit dit en passant, était pour lui, prendre des risques inconsidérés –, sous réserve, toutefois, que l'Académie l'autorisât à ouvrir une classe d'anglais. Vu que je n'avais étudié que la langue de Goethe. Discipline que, faute de mémoire, j'avais d'ailleurs bien du mal à ingurgiter. Même que je ne la trouvais pas jolie. Pour la simple raison que je ne pouvais pas m'empêcher de faire le parallèle entre ce mode d'expression et le plat choucroute-saucisse, abondamment servi à de Brienne-le-Château, lors de sa célèbre foire, uniquement réservée à cette « vomitive denrée », typiquement teutonne. Les *Grossmutter*, les *Höchstgeschwindigkeit* et les *Wehrdienstverweigerer* étant pour moi, autant de *kartoffel*, que j'avais du mal à avaler sans m'étouffer.

Personnellement, j'aurais préféré l'étude du provençal. Plus fluide. Plus subtile. Plus aérienne. Après avoir été captivé par la lecture, en français, des amours contrariées de *Mirèio* (« Mireille ») et de Vincent, du poète provençal de Maillane, Frédéric Mistral.

Mais à l'époque, le germanisme régnait en maître incontesté. L'objectif étant de germaniser les petits Français, afin de leur faire mieux appréhender les mœurs et coutumes des buveurs de bière d'outre-Rhin. Aussi, ne me laissa-t-on pas le choix : c'était la langue de Bismarck et rien d'autre. De toute façon, à cette époque, dans les lycées et collèges, il y avait une forte pénurie de professeurs d'occitan ! Ce que je déplorais secrètement. Mais je ne m'en étais ouvert à personne, afin d'éviter toute moquerie à mon égard. Sinon, on m'aurait encore traité de crétin.

Quoi qu'il en soit et hélas pour moi, je n'ai jamais réussi à m'approprier la communication écrite et parlée de nos voisins. Vu qu'il m'était inconcevable de concilier vin, camembert et baguette de pain avec chou fermenté, Bretzel et Kartoffelsalat.

Sans compter leur ridicule tenue composée de lederhosen de cuir à bretelles, de chaussettes montantes et de couvre-chefs verts plantés d'une plume. Ridicules ! Comparés à nos superbes bérêts noirs ornés sur le dessus, d'une jolie petite queue qui plaît tant aux dames.

Bref, passons ! La classe d'anglais ayant été ouverte, spécialement pour moi, je fis donc une studieuse entrée dans cet établissement.

Enfin dans mon élément, au bout de trois ans et contre toute attente, j'obtins mon bac philo avec mention.

« Cet enfant est déroutant ! », avait encore dit maman Pauline, de son vivant.

« La veine, tout simplement ! » avait argumenté Gilles, avant de rejoindre les paradis bleus.

« Il s'améliore », avaient encouragé mon frère et mes sœurs.

Aussi ce coup de maître me fit-il oublier, durant un temps très bref, que j'avais été crétin.

Ce qui, par voie de conséquence, m'autorisa à mettre un pied, même les deux, à la faculté de lettres de Reims, où je tentais une expérience en histoire-géo, avec géographie pour matière principale. Mauvais choix ! J'étais meilleur en histoire qu'en géo. Et ne le savais pas – le crétinisme, que je croyais définitivement guéri, me rappelant à l'ordre.

Ce qui n'empêcha pas l'Éducation Nationale de me recruter en tant que professeur de lettres histoire-géo au collège de C... où je passai deux bonnes années. Encore un an de plus et je faisais partie du vénérable corps des PEGC (Professeur d'Enseignement Général de Collège) ! Corps que je refusai, préférant les petits du primaire à la détestable engeance des porteurs d'acné juvénile –, en dépit d'un traitement plus faible.

« Cet enfant est déconcertant ! », avait répété Pauline, de son vivant.

« Il est idiot ! », avait confirmé Gilles, avant de rendre visite à saint Pierre.

« Cela ne m'étonne pas de lui », avaient déclaré mon frère et mes sœurs, avant de couper le courant.

Aussi tentais-je le CAP d'instituteur, que je réussis avec brio.

Après un service militaire difficilement supportable, tant la marche au pas ne me convenait pas, je fus nommé dans un petit village perdu, implanté au beau milieu des vignes. D'où je restai jusqu'à la fin de ma carrière.

Que du bonheur !

Le hasard, ensuite, me fit rencontrer Iryna, une jolie Polonaise aux yeux d'azur, rencontrée chez des amis, où elle était venue passer ses vacances, malgré l'autoritarisme d'un ours soviétique qui exerçait un impitoyable droit de regard sur les habitants de ses pays annexés. Et qui ne prisait guère leurs départs vers l'occident satanique et pervers – fut-il momentané –, de peur qu'ils ne soient contaminés.

Nous nous fréquentâmes, nous nous plûmes et nous mariâmes.

« Cet enfant est surprenant ! », avait encore dit maman, toujours de son vivant.

« Comme s'il n'y avait pas assez de Françaises ! », avait protesté mon père, avant de souffler sa chandelle.

« Littéralement bluffant ! », avaient qualifié mon frère et mes sœurs, avant de déposer le bilan.

« L'étrangère », qui avait oublié de rentrer au pays, profita de son court séjour sur terre pour me donner un joli poupon bien rose et bien joufflu, qui répondait au nom de Paul. Laquelle n'en profita guère, car une méningite foudroyante l'emporta six années plus tard.

Comme mes parents lui avait préparé le terrain, en chauffant la place, ceux-ci, par la force des choses, durent s'abstenir de tout commentaire. Ce qui coupa court à tout.

Devenu veuf à l'âge de trente deux ans, je me chargeai d'élever le jeune homme moi-même, lui faisant partager mes goûts et mes loisirs. Lesquels étaient nombreux, qui allaient de l'écriture de romans au jonglage, en passant par la guitare et le théâtre. Ce que me permettait une profession, qui me laissait beaucoup de temps libre, en raison des nombreuses vacances et des grèves qui jalonnent l'année scolaire. Lesquelles sont si décriées par la meute jalouse et mal intentionnée de concitoyens, qui passent leur temps à dire pis que pendre de la gent enseignante.

Paul fit des études plus que convenables. Iryna, ayant consacré pas mal de temps à le faire et à le parfaire, pendant ses neuf mois de grossesse et même un peu après, tant que physiquement, moralement et intellectuellement. Bref ! De la belle ouvrage !

Après une agrégation obtenue avec succès, ce dernier devint professeur de lettres à la faculté de Reims. Puis épousa une certaine Martine Berthier, une collègue à lui. Professeur de biologie. Grande de taille, sèche en jaserie et plate de corps, comme une figue oubliée, après un hiver passé au pied d'un arbre, qui n'était pas le sien.

C'est à ce moment-là que ma vie prit un sérieux virage.

Tous deux, en effet, bien qu'habitant la ville des sacres, prirent bientôt plaisir à venir se ressourcer à la campagne, durant nos vacances respectives. Notamment dans la coquette maisonnette, que j'avais achetée route de Bar-sur-Seine, pour ma retraite, grâce aux largesses de l'Éducation Nationale – ayant eu l'opportunité d'occuper gratuitement un logement de fonction, durant toute mon activité, cela m'avait permis de faire des économies et, par voie de conséquence, de bénéficier d'un prêt d'épargne logement auprès de l'Écureuil.

Une fois mon petit chez-moi construit, je dus reconnaître que j'étais fier d'avoir si bien su mener ma barque. Tout en regrettant que ma défunte épouse ne soit plus là pour en profiter.

À trente-sept années et demie passées, l'heure de me retirer venant tout juste de sonner, je ne perdis pas une minute pour m'y installer définitivement. Espérant y couler des jours heureux. Et passant le plus clair de mon temps à la pêche – grâce à l'inévitable canne au lancer, offerte par mes collègues le jour de mon départ –, à la cueillette des champignons et à l'entretien de mon potager. Occupations chères à tout retraité digne de ce nom.

Bref, dans ma petite maison, je m'y plaisais énormément. Mais je n'étais pas le seul. Martine, ma belle-fille aussi.

C'est ainsi qu'un beau jour, mon fils m'annonça que celle-ci, malgré sa maigreur de limande, attendait un heureux événement. Et qu'ils voulaient retapisser ma chambre pour y abriter leur rejeton.

Je compris alors qu'il me fallait déguerpir au plus tôt. D'autant plus que mon lit ayant été descendu manu militari dans le garage, après avoir été démonté, je n'avais plus rien pour dormir.

Comme je possédais une petite caravane, je l'attelais à ma 4L. Et leur abandonnai mon logis.

– Le Claude, s'est encore faire rouler ! se moquèrent les voisins.

– C'est un crétin ! avaient-ils conclu.

Ce qui est dur à entendre pour quelqu'un comme moi, qui n'étais point sourd. Mais appellation certainement justifiée, vu que les gens autour de moi faisaient chorus. Hélas ! comme d'habitude, l'intéressé que j'étais ne se rendait pas bien compte du capital niaiserie que j'avais accumulé au cours des années. Tant, dans ma candeur, j'y mettais du cœur.

Chapitre2

NOUVEAU DOMICILE

À quelque chose malheur est bon. C'est au beau milieu de la Forêt d'Orient, dans une clairière, que j'ai élu domicile. Au bord d'un trou d'eau. Entre fougères et roseaux. Parmi les grenouilles. Emplacement aimablement prêté par Théodore Burel, garde-champêtre au grand cœur et ancien élève, à qui le terrain appartient. Ce qui ne l'empêcha pas d'être abasourdi par le peu de cas que me faisaient mon fils et ma belle-fille, lui qui connaissait bien le premier, pour avoir fréquenté autrefois la même classe, à l'école primaire du village. Et la seconde, pour l'avoir assidûment courtisée lors d'un bal de pompiers. Parce qu'il la trouvait jolie, bien que manquant de relief – n'hésitant d'ailleurs pas à la comparer à la guitare électrique extra plate qu'il possédait et dont il jouait fréquemment pour le grand malheur de ses voisins immédiats. Avant de s'apercevoir qu'elle ne valait pas tripette. (Je ne parle pas de sa guitare.) « Martine étant un peu à l'image de la noix, dont le cerneau serait plus dur que la coquille. » C'est ce qu'il m'avait avoué à cette époque-là, après expérimentation. Comme quoi entre la figue et la noix, il n'y avait pas l'épaisseur d'une feuille de figuier.

Aussi, à moi, Claude Rivière, me fit-il part de son ressenti, scandalisé qu'il avait été après

ma mise sur la touche :

– Qu'est-ce qui lui arrive à votre Paulo ? C'est de la faute à la Berthier, s'il est devenu comme ça. Il est vrai qu'elle a toujours été punaise. Je l'avais pourtant prévenu. Pour l'avoir testée avant lui. Il n'en a pas tenu compte. À votre place, je ne me laisserais pas faire.

J'avais eu beau lui expliquer qu'ils avaient besoin d'espace vital, et qu'il n'y avait que deux chambres, en concluant par un « les jeunes avec les jeunes », histoire de sauver la face, tant il m'a toujours insupporté d'être jugé. Surtout lorsque mes interlocuteurs ont raison. Après tout, en quoi ça le regardait ? Point final !

Ce qui ne le gêna point pour insister sur sa façon de penser :

– Ils n'ont pas besoin de votre maison. Ils n'y viennent qu'aux week-ends et aux vacances.

Je lui rétorquai que je ne pouvais pas déménager à chaque fois qu'ils allaient arriver. De toute façon, ils avaient pris mes clefs.

Ce qui le stupéfia une nouvelle fois.

Quoi qu'il en soit, quitter mon logis ne me posa aucun problème, tant j'aspirais à une vie calme et sereine. Je pensais en effet, que, pour être heureux, il fallait éviter tout contact avec les humains. Tel a toujours été mon credo. D'autant plus s'ils appartiennent à l'entourage immédiat ; tant ils sont sources de déconvenues et de conflits.

J'allais enfin pouvoir mettre en pratique un mode de vie plus conforme à mes aspirations.

Seulement, il y avait la question des clefs. Laquelle n'allait pas manquer de me poser souci. Car, dans la précipitation du départ, j'avais laissé, anciennement chez moi, pas mal de choses qui me tenaient à cœur. Notamment mes livres, ceux qui avaient été publiés par mon éditeur – en tant que retraité, je disposais bien évidemment de pas mal de temps pour écrire –, sans oublier mon piano électrique et mon ordinateur.

« À quoi bon les emporter ? », avais-je alors pensé, vu qu'au milieu des bois, je ne voyais pas comment, je pouvais me brancher. C'était sans compter sur le talent d'un Théo Burel qui, me voyant m'abîmer les yeux avec bougies, lampes de poche et à pétrole, me bricola une éolienne, qui me permit de faire fonctionner la plupart de mes appareils, dont un radiateur.

Ce qui me fit regretter d'avoir laissé mon ordinateur, même si, avec celui-ci, j'aurais été dans l'obligation de me contenter du traitement de textes. N'ayant pas accès à internet, faute de ligne téléphonique. Après tout, cela n'avait guère d'importance. Me contentant pour écrire d'un cahier, d'une gomme et d'un crayon à papier.

Sans compter que je n'avais pas pu emporter mes effets personnels – chemises, chandails, chaussettes, pantalons, chapeaux, chaussures, bottes, imperméables, vêtements d'hiver et d'été. Inévitablement ceux-ci allaient me manquer. Puisque, j'étais parti avec les seuls vêtements que j'avais à ce moment-là sur le dos.

Enfin, j'aurais tant aimé récupérer la photo d'Iryna, ma chère disparue, qui était accrochée sur le mur, au-dessus de la commode, située au pied de mon lit. J'y tenais. C'était la première image que je découvrais, chaque matin que Dieu fait, sitôt tiré du sommeil.

C'est ce que je confiai à l'ami Théo. Qui, une fois encore s'emporta :

– Qui vous empêche d'aller les chercher ?

– Ils ne me laisseront pas entrer.

– C'est toujours chez vous.

– Je ne voudrais pas faire d'esclandres. Que diraient les voisins ?

– Que vous avez décidé de prendre les choses en main. S'ils ne veulent pas ouvrir, vos enfants, un bon coup de masse et vous faites sauter la serrure. (Ce qui n'est pas en conformité avec la législation qu'un agent communal comme lui, est pourtant chargé de faire respecter.)

– Je ne voudrais pas abîmer ma porte.

Devant son air ébahi, et son jugement peu amène envers eux, je tentai de disculper mon fils et ma bru, en arguant du fait qu'ils avaient besoin de repos. Car la vie en ville est épouvantable. Avec la circulation et le bruit des autos. Sans oublier d'évoquer l'air vicié que les citoyens respirent à pleins poumons, à longueur de journées. Ce qui risquait d'être préjudiciable à la santé de la petite, et à son bon développement. Car j'avais appris qu'ils avaient eu une fille, alors qu'ils souhaitaient un garçon. Mais, comme le prétend le dicton : « On a beau dire “Je veux”, le roi dit “Nous voulons” » ? C'est ce que j'avais alors avancé, afin de dévier une conversation, qui commençait à m'agacer.

C'est vrai quoi. De quoi se mêle-t-il encore ? C'est d'un sans-gêne ! Est-ce que je m'immiscerai dans sa sphère privée, moi ?

– Vous êtes trop bon, m'avait-il répondu. À force de l'être, on devient *bêtes* ! (Ce n'est pas la qualification employée, mais l'éducation, que m'a inculquée ma mère, m'interdit de le répéter ici.)

Et le Théo de bougonner dans sa barbe – la « bougonnerie » à mon égard, n'étant pas son moindre défaut.

Je ne tenais pas à me disputer avec le *garde-champêtre*. – Rien de tel pour le faire enrager d'ailleurs, que de l'appeler ainsi. « Je suis *policier municipal* », avait-il rectifié un jour, profondément mécontent. Mais comme il remplaçait l'ancien garde, c'est ainsi que nous, les vieux, on continuait de le nommer.

Je ne tenais pas à me quereller avec lui, disais-je. Déjà qu'il me faisait le prêt de son terrain. Puis, on ne peut pas se fâcher avec tout le monde. Un peu de diplomatie et de compréhension mutuelle, cela ne peut pas faire de mal dans les relations. Sinon, on est catalogué de personnage ronchon et invivable. Ce qui, malgré mes cinquante-huit ans printemps passés, n'est pas mon cas ; du moins je l'espère. Moi qui, bien que d'humeur solitaire, est plutôt du genre accommodant.

Quoi qu'il en soit, il était bon bougre. La preuve ! C'est dans un grand élan de générosité, qu'avant de partir, il m'avait encore confié :

– C'est ma réserve de poissons. Y a de la perche. Y a de la truite, du gardon, de l'ablette, de la tanche et du goujon. Vous pouvez en pêcher autant que vous voulez. Ce sera ça de moins que les hérons ne mangeront pas.

Ce dont je n'allais pas me priver. Ce qui m'évitera de passer commande auprès du poissonnier.

(Veuillez noter au passage, le vouvoiement de mon bienfaiteur, différence d'âge oblige.)

À SUIVRE